

EYROLLES ● POCHE

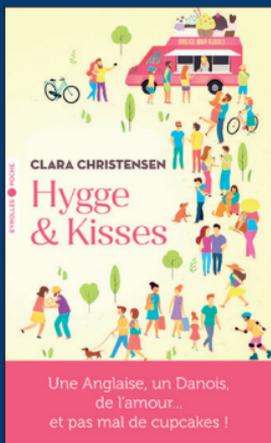
SAVERIO TOMASELLA

J'ai rêvé que je te rejoignais dans ton voyage



**« UN MESSAGE POSITIF ET DES CONNAISSANCES
NOUVELLES, DE QUOI PASSER UN TRÈS BON MOMENT. »**

HAPPINEZ



DANS LA COLLECTION EYROLLES POCHE



Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Cet ouvrage est paru pour la première fois en 2021
dans la collection « Romans de développement personnel ».

Éditrice externe : Judith Vernant
Illustrateur : Ondrej Bederka

Depuis 1925, les éditions Eyrolles s'engagent en proposant des livres pour comprendre le monde, transmettre les savoirs et cultiver ses passions !

Pour continuer à accompagner toutes les générations à venir, nous travaillons de manière responsable, dans le respect de l'environnement. Nos imprimeurs sont ainsi choisis avec la plus grande attention, afin que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement. Nous veillons également à limiter le transport en privilégiant des imprimeurs locaux. Ainsi, 89 % de nos impressions se font en Europe, dont plus de la moitié en France.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2021
© Éditions Eyrolles, 2023, pour la présente édition
ISBN : 978-2-416-00770-5

SAVERIO TOMASELLA

**J'ai rêvé
que je te rejoignais
dans ton voyage**

● Roman
EYROLLES

*Je dédie ce livre à tous les Amérindiens
et à leurs chamanes.*

*Je suis hors du temps.
Hors de la souffrance.
C'était donc ça la solution.
On est si bien dans cette dimension.*

Corine Sombrun

*Plus j'y réfléchis, plus je pense
que le voyage chamanique est une
aptitude naturelle du cerveau humain.
Une potentialité, développée ou non,
selon la culture dans laquelle on a été élevé.*

Jean-Philippe de Tonnac

Prologue



*Bloor West Village, banlieue de Toronto,
Ontario, 29 février*

C'est là que tu voulais vivre.

Lorsque je t'ai appris que j'avais trouvé un job à Toronto, tu semblais un peu soucieux. Tu aimais tellement Vancouver. Tu t'étais renseigné, tu avais cherché pendant quelques jours, puis tu m'avais dit, avec l'assurance de ce qui semble une évidence :

— Leo, j'ai trouvé, regarde, ça a l'air formidable ! Tu en penses quoi ?

— C'est parfait ! Comment s'appelle ce quartier ?

— Bloor West Village.

— Le nom me plaît bien.

— Et ce n'est qu'à une demi-heure du centre-ville en métro.

— Encore mieux !

Tu ne voulais pas vivre en appartement. Tu nous voyais plutôt dans une maison, avec

un bout de jardin. Et avec cette même grâce à laquelle rien ni personne ne semblait pouvoir résister, tu nous avais déniché une maison typique, en brique rouge, donnant sur une rue paisible, bordée d'une large pelouse et de grands arbres.

Cette maison où je suis aujourd'hui : quelques marches montent vers un péristyle couvert d'un auvent en petites tuiles. L'entrée donne sur un escalier en bois menant au bureau où tu écrivais et à notre chambre, à l'étage. Tu aimais la grande salle de bains claire dont la fenêtre donne sur une ruelle entre notre maison et celle des voisins, où ils garent leurs vélos. Au dernier étage, en mansarde, une petite pièce très calme était devenue ton antre. Tu y allais pour méditer, te reposer, écouter de la musique.

Je t'y rejoins, parfois.

Au rez-de-chaussée, l'entrée donne sur la cuisine, côté rue, et un vaste salon, côté jardin. Cet après-midi, tout cet espace est plein d'amis venus te rendre hommage. Comme c'est curieux. J'entends des bruits de couverts, d'assiettes, de verres, des bribes de conversations complètement improbables. Je me sens tellement en décalage. Le brouhaha des discussions m'arrive comme une marée d'équinoxe. Je me suis réfugié un moment dans notre chambre. J'ai l'impression que tu es allongé à côté de moi, sur le lit. Je sens ta main dans la mienne. Tu fredonnes une chanson douce et nous voilà repartis aux premiers temps de notre amour,

sur cette plage de Vancouver. Nous nous promenons encore, ton rire résonne entre deux baisers, tu tapes dans un ballon avant de me rejoindre pour plonger dans les vagues...

Tout se mélange, tout se brouille. Le temps n'existe plus.

J'entends des amis qui prennent congé :

— Bonne soirée. Tu le salueras pour nous ?

— Oui, bien sûr, répond Mary. Rentrez bien !

David, j'ai l'impression de te voir, enfant, courant après le chien dans le jardin de tes parents, à Seattle. Tout est si étrange depuis que tu es parti. Je ne comprends plus rien. Ah, te voilà encore, tu me fais signe... Oui, je suis là, je m'approche. En riant, tu me montres des mouvements de tai-chi-chuan que tu as appris. C'est vrai que tu aimais déjà le tai-chi quand tu étais enfant. Adulte aussi, tu appréciais de le pratiquer dans ta pièce sous les toits. Tu m'en parlais souvent. Je t'écoutais d'une oreille distraite. Je n'arrivais pas à me passionner pour ça. J'en suis désolé. Comme je regrette de ne pas t'avoir accordé plus d'attention.

Je te vois maintenant avec ton appareil photo, découvrant Toronto, tel un reporter soucieux de ne rien manquer. Et nos promenades à vélo dans Bloor Village, jusqu'à King's Mill Park ou High Park, d'un côté ou de l'autre de chez nous. Tu aimais tellement vivre au grand air, et danser aussi, oui, tu me faisais danser si souvent, à la maison ou ailleurs, avec ou sans musique.

Que de joies entre nous ! Quel feu d'artifice !
Quelle vie !

Steve m'a présenté un chamane amérindien, passé pour te saluer lors de la cérémonie. Je ne le connaissais pas. Je ne l'avais jamais vu. Il est venu me parler un moment, d'une voix douce et profonde. Il me regardait dans les yeux avec bienveillance. J'avais l'impression qu'il était en lien avec toi. Cela m'a rassuré... Je comprends bien que tu n'aies pas eu la force de me raconter tout ce que tu as tenté pour t'en sortir, durant les derniers mois de ta vie. Tu as toujours été si discret, si élégant, si respectueux de mes croyances, de mes limites aussi.

Oh, ne pars pas, David, pas déjà, c'est trop tôt... En bas, Mary m'appelle. Elle insiste. Je n'ai pas envie de descendre, pas maintenant, non ! C'est beaucoup trop tôt.

Je n'ai pas vu la journée passer. Je descends, hagard, suspendu entre ciel et terre. Mary et Steve, nos meilleurs amis, m'aident à remettre en ordre le salon et remplissent le lave-vaisselle. Je suis devenu sourd au temps qui passe. Je vois sans voir. Je ne parviens pas à écouter ce qu'ils me disent. Les voilà maintenant qui enfilent leur manteau et me serrent dans leurs bras. J'ai l'impression d'être en coton, je ne sens presque rien.

— J'ai posé l'urne sur la cheminée, me dit Mary, avec une grande douceur. Tu veux que je la monte dans votre chambre ?

— Non, ça ira, merci.

Je m'entends répondre machinalement, d'une voix monocorde, comme si quelqu'un d'autre parlait loin de moi. Je sens sa main serrer mon bras.

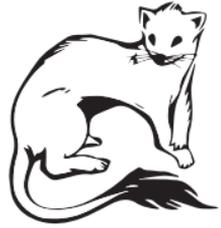
— Tu veux que je te mette un peu de musique ?

— Oh non, c'est trop... C'est inutile. Merci, tu es gentille. Je vais aller me coucher.

— Je t'appelle demain, murmure Steve, en m'embrassant encore une fois. On est là pour toi.

Mary et Steve me sourient. Ils passent le seuil, descendent le petit escalier, se retrouvent dans la rue. Ils se retournent une dernière fois vers moi et me font signe de la main avant de rejoindre le taxi qui les attend dans la rue. J'ai la sensation de rêver. Est-ce moi qui suis mort ?

Je ferme la porte et me retrouve seul, face à un vide que je ne peux même pas décrire. Seul, tout seul. Même le silence fait un bruit insupportable. Comment fait-on pour vivre ça ? Comment peut-on vivre encore après la mort d'un grand amour ? David, ne me lâche pas, ne me laisse pas, je suis perdu. Je ne sais pas comment je vais faire sans toi...



*Lenox, Massachusetts, 11 août,
dernier soir de la Sat Nam Fest*

— *Can I sit here?*

— *Yes of course! Please do...*

Atablée dehors, sous les tilleuls, à quelques mètres de la véranda, je tire mon plateau pour libérer la place en face de moi. Je souris au charmant inconnu qui s'apprête à s'asseoir et me présente.

— *Valérie. Nice to meet you!*

— *Leo. Nice to meet you too.*

Leo est vêtu de blanc, comme la plupart des personnes autour de nous. Il me retourne mon sourire, pose son plateau et prend une chaise. Autour de nous, les conversations sont animées ; de joyeux éclats de voix traversent l'air tiède de l'été. Quelques chants nous parviennent de la véranda, légèrement assourdis par la distance.

— *Tu es québécoise ? s'enquiert-il d'une voix douce.*

— Ça s'entend tant que ça ?

J'ai répondu un peu vivement, à la fois agacée et amusée.

— En anglais, juste un peu. En français, on ne peut pas se tromper !

Cette fois, j'éclate de rire.

— Bien vu ! Et toi, tu es d'où ? J'ai du mal à identifier ton accent...

— Toronto. Enfin, plus pour longtemps... J'y vis encore, mais je dois déménager bientôt, pour le boulot. Ça tombe bien, je m'étais promis de quitter Toronto avant mes 40 ans et ça approche !

— Ah oui ? Et tu vas où ?

Décidément très sympathique, Leo m'annonce qu'il va venir s'installer à Montréal.

— Cool ! C'est là que je vis... Moi aussi, j'ai déménagé pour ma job.

Son sourire malicieux, qui creuse une fossette sur sa joue ronde comme celle d'un enfant, m'intrigue.

— Quoi ? J'ai dit quelque chose ?

— Non, enfin si... *ma job*, c'est très québécois !

— Ben oui, ma job, ma business ! Mais toi, t'as pas un poil d'accent. Tu parles comme un maudit français !

Ici, la joie est particulièrement communicative. Elle se répand comme une traînée de poudre. Je constate, rassurée, que le visage juvénile de Leo se détend nettement, alors qu'il met quelques secondes à reprendre son sérieux avant de répondre.

— À vrai dire, tu n'es pas loin de la vérité : mon père est français, il a toujours tenu à ce que je parle comme un vrai Parisien. Du coup, j'utilise peu nos expressions d'ici... Oui, je sais, ça me donne un petit côté snob. Personne n'est parfait !

— Bah, c'est pas bien grave. Y a pire !

Je ris de nouveau de bon cœur, imitée par Leo.

Devant moi se dresse la grande maison de brique rouge, dont les larges fenêtres blanches laissent passer une lumière tamisée, chaude, presque orangée. J'essaie de réfréner mes élans amicaux, je connais mon tempérament emporté et trop rapidement fusionnel. Je m'accorde un temps de respiration en regardant ailleurs. J'admire les balustres au premier étage, le toit d'ardoises aux reflets d'argent, les grands érables de chaque côté, le ciel bleu du soir, où les nuages épars commencent à se teinter de nuances rose pâle et mauve.

— C'est la première fois que tu viens à la Sat Nam Fest ?

— Oui, répond Leo, je... Désolé, tu m'intimides un peu, avec tes questions ! Et toi ?

Je l'intimide ? Et moi donc, je suis intimidée tout autant, s'il savait ! Je lui réponds du tac au tac.

— Oh, t'en fais pas, je ne mords pas ! J'avais l'habitude de venir ici chaque été avec mes filles, quand j'habitais Boston. J'y ai fait mes

études puis j'y suis restée une dizaine d'années, pour le boulot.

— Tu as fait tes études à Boston ? s'enquiert Leo.

— Oui...

— C'est formidable !

Son admiration semble sincère. Elle me touche. Décidément, cet homme n'est pas comme les autres. Je continue mon explication en essayant de ralentir le débit de mes paroles.

— En fait, je voulais partir dans une grande ville, à l'étranger, surtout pour échapper à ma famille... Le truc classique, tu vois ? J'avais besoin de prendre de la distance avec le Québec... Après ça, j'ai commencé à travailler, d'abord comme auxiliaire médicale, puis comme infirmière, grâce aux cours du soir. C'était dur, mais j'ai réussi. Et j'en suis fière.

— Tu peux !

— Oui, j'ai d'la luck, je sais, mais j'ai aussi trimé pour ça. À Montréal, maintenant, j'ai d'autant plus de chance que je travaille avec deux super-collègues, Maëlle et Noémie, qui sont même devenues des amies...

Le seul fait de parler d'elles me fait chaud au cœur. Heureusement qu'elles sont là mes deux super-copines. Je demande à Leo quel est son boulot.

— Je travaille chez Delrina, un éditeur de logiciels à Toronto. Je suis chef de produit.

— Tabarnouche !

— Bah, je bosse beaucoup, c'est tout...

— Et comment tu t'es retrouvé ici ?

— Le stress... J'étais au bord du burn-out, alors mon médecin m'a conseillé de me mettre au yoga. J'ai commencé au début de l'année, dans un centre de kundalini yoga¹, près de chez moi. Quand la prof nous a proposé de venir faire un stage ici l'été, je me suis dit que ça me ferait du bien. J'en avais vraiment besoin... Je ne suis pas déçu ! J'adore cette convivialité, les chants en groupe, les méditations, le yoga... Et puis cette douceur, la gentillesse de tout le monde. Ça faisait longtemps, très longtemps que je n'avais pas senti autant de joie !

— C'est clair, ça fait un bien fou. Je suis heureuse que l'ambiance te plaise.

Ma gorge est sèche. Malgré l'heure tardive, il fait encore chaud. Je bois un peu d'eau fraîche avant de reprendre.

— Je me trompe ou ton médecin n'est pas du genre conventionnel ?

— Non, c'est le moins qu'on puisse dire ! C'est une femme formidable, qui a une qualité d'écoute et de présence unique. Quand tu lui parles, elle te regarde vraiment. Elle est là, avec toi. Dans son cabinet, tu te sens exister... Rien à voir avec une consultation habituelle où on t'expédie en quelques minutes avec une ordonnance et *bye bye* ! L'hiver dernier, quand

1. Nom indien du yoga originel, qui vise à mobiliser puissamment l'énergie en soi pour la débloquer, la faire circuler et l'harmoniser.

j'étais au fond du trou, elle m'a expliqué que je ne pouvais pas tout attendre d'elle, ou d'un traitement, que je devais aussi me bouger pour aller mieux. Elle m'a suggéré de pratiquer le yoga, et me voilà !

Je reste silencieuse. Ce que vient de dire Leo résonne en moi d'une manière curieusement profonde. Je sens que cela me concerne moi aussi, même si ça ne me plaît pas trop de comprendre que je vais devoir me bouger pour changer le cours de mon existence. Si au moins je savais comment m'y prendre... Mais j'en suis encore tellement loin que j'en éprouve une sorte de vertige.

Nous terminons le repas végétarien, simple, mais exquis, proposé chaque jour par l'organisation du festival. Je suis encore troublée. Je me demande même si je n'en veux pas à Leo d'avoir gâché la joie de cette rencontre en prononçant des mots trop forts ! Je me lève, vais déposer mon plateau, puis propose à Leo de marcher un peu, désireuse, malgré tout, de poursuivre nos échanges vivifiants et de ne pas me retrouver seule trop tôt. Au fond de moi, je sens que je suis heureuse d'avoir rencontré quelqu'un d'aussi intéressant. J'espère déjà pouvoir le revoir, au-delà du rassemblement de cet été. J'ai parfois le sentiment d'être si esseulée, si incomprise aussi...

Dans la douceur du soir qui tombe, l'air embaume l'herbe fraîche et les fleurs des vastes

prairies qui s'étendent devant nous. Des papillons volettent çà et là, ajoutant aux couleurs du couchant.

— Alors tu as des filles ? me demande Leo après quelques minutes de silence.

— Oui ! Inès a déjà 20 ans et Fiona bientôt 16.

— Tu t'entends bien avec elles ?

— Ouais, ça va, même si c'est pas toujours évident d'être une mère célibataire. Inès est très sérieuse, serviable, alors que Fiona peut être sacrément rude avec moi. Elle me tient tête et me provoque même. Elle me houspille sans cesse. L'école, c'est pas trop son truc. Elle est plutôt du genre casse-cou, tu vois. Elle a tout le temps besoin de bouger.

— Pas facile, c'est sûr..., murmure Leo.

— Allez, on change de sujet, je ne veux pas te mettre mal à l'aise avec mes histoires de maman ! Tu es venu ici comment ?

— En avion jusqu'à Boston, puis j'ai continué en covoiturage. J'ai adoré la route pour rejoindre Lenox. Toutes ces forêts... J'adore les grands arbres, ça m'apaise.

— J'te comprends. Moi, depuis quelque temps, j'embrasse les arbres, je les écoute, je leur parle. Ça m'aide à me centrer, à me retrouver. C'est vraiment bon.

Je lui explique que ça s'appelle la « sylvothérapie », mais en anglais on dit simplement « *tree hugging* » ! Des études scientifiques ont montré que le contact avec les arbres apporte

un mieux-être physique et psychique, grâce à l'énergie qu'ils transmettent à notre organisme.

Je me rends compte que je suis heureuse de lui apprendre quelque chose. Ah, ces foutus complexes qui m'empêchent d'avoir confiance en moi !

— Je devrais m'y mettre, moi aussi. En fait, c'est bête, mais je n'assume pas. Je crois que j'ai peur d'avoir l'air ridicule...

— Oh là, on s'en fout du ridicule, tant que ça nous fait du bien !

— Oui, tu as raison. Tu loges où, au fait ?

— Ici. Dans une tente, au camping juste à côté. Et toi ?

— J'ai réservé une chambre dans le grand bâtiment.

— Eh bien, quel luxe ! Monsieur ne se refuse rien... Nous ne sommes pas du même monde !

J'éclate de rire, mais un rire jaune, je le perçois aussitôt. Il dit que je l'intimide, mais au fond, c'est lui qui m'impressionne.

— Pour l'hébergement, peut-être, répond Leo en riant lui aussi. Pour le reste, j'attends de voir...

— Blague à part, tu m'as l'air d'être un type bien, Leo. On peut covoyer ensemble demain jusqu'à Boston, si tu veux. J'ai loué une voiture que je dois rendre à l'aéroport. Ça te dit ?

— Volontiers, c'est très sympa ! Je reprends l'avion à Boston, moi aussi. Alors c'est d'accord.

— Chouette !

— Dans ce cas, permets-moi de payer l'essence.

— Ça roule ! On se retrouve vers 10 heures à l'entrée ? C'est bon pour toi ?

— OK. Parfait... Merci beaucoup, Valérie !

— Je t'en prie, c'est naturel, et ça me fait plaisir aussi.

— Bonne nuit alors, me lance Leo joyeusement en agitant sa main. Fais de beaux rêves.

— Bonne nuit. À demain...

Un bref instant, j'ai peur d'avoir été complètement ridicule avec cet homme que je ne connaissais pas il y a deux heures encore. Je respire à pleins poumons l'air des collines sauvages, savourant la fraîcheur de la brise sur ma peau et dans mes cheveux. Le calme revient en moi, mon cœur ralentit, mon corps s'apaise. J'ai l'impression d'avoir toujours été là, dans un délicieux sentiment d'éternité. Contemplant la nature alentour, je m'imprègne de ce paysage que j'aime un peu plus, d'année en année. Je ferme les paupières pour l'inscrire profondément en moi, puis je respire lentement.

Encore sous le charme de ces quelques journées hors du temps, je regarde Leo s'éloigner d'un pas souple, puis je me dirige vers l'arrière de la paisible bâtisse, heureuse d'avoir décidé de participer de nouveau à ce rassemblement. Pour profiter encore un peu de l'atmosphère festive et de mon rythme de vacances, je flâne

en prenant tout mon temps. À Montréal, tout va si vite, trop vite ! J'entends l'écho de conversations lointaines, des éclats de rire qui fusent de la pelouse et de la grande véranda.

Une fois dans ma tente, j'ouvre grand la porte en toile et me laisse envahir par la douce tiédeur du soir. Une sombre clarté semble fondre du ciel pour nimer les champs, les murets en pierres sèches, les vaches, les collines et les monts Berkshire, au loin...